
 CHAPITRE VII.

Des Rhumes.

§ 123. **I**L regne plusieurs préjugés sur les rhumes, qui tous peuvent avoir des conséquences fâcheuses. Le premier, c'est qu'un rhume n'est jamais dangereux ; erreur qui coûte tous les jours la vie à plusieurs personnes. Je m'en suis déjà plaint il y a plusieurs années, & j'ai vu, dès-lors, une foule de nouveaux exemples, qui n'ont que trop justifié mes plaintes.

L'on ne meurt pas effectivement d'un rhume ; tant qu'il n'est que rhume ; mais quand on le néglige, il jette dans des maladies de poitrine qui tuent. *Les rhumes emportent plus de gens que la peste*, répondit un très-habile Médecin, qui avoit beaucoup vu, à un de ses amis qui lui disoit, je me porte bien, je n'ai qu'un rhume.

Un second préjugé, c'est que les rhumes n'exigent point de remèdes, & que plus on en fait, plus ils durent. Le dernier article peut être vrai, vu la mauvaise façon dont on les traite ; mais le principe est faux. Les rhumes ont leurs remèdes tout comme les autres maux, & se guérissent avec plus ou moins de facilité, suivant qu'ils sont mieux ou moins bien conduits.

§ 124. Une troisième erreur, c'est que, non,

seulement on ne les regarde pas comme dangereux, mais on les croit même salutaires. Il vaut mieux, sans doute, avoir un rhume qu'une maladie plus fâcheuse; mais il vaudroit beaucoup mieux n'en avoir aucune. Tout ce qu'on peut raisonnablement dire, c'est que quand une transpiration arrêtée devient cause de maladie, il est heureux qu'elle produise un rhume, plutôt que quelque maladie très-grave, comme il arrive souvent; mais il seroit à préférer, que ni la cause, ni l'effet, n'eussent existé. Un rhume prouve toujours un dérangement dans les fonctions de notre corps, une cause de maladie; il est une maladie réelle, qui, quand elle est violente, porte une atteinte sensible à toute la machine. Les rhumes affoiblissent considérablement la poitrine, & la santé en est tôt ou tard altérée. Les personnes souvent enrhumées ne sont jamais robustes, elles tombent souvent dans des maux de langueur, & la facilité à s'enrhumer est une preuve de la facilité avec laquelle la transpiration se déränge, & le poumon s'engorge, ce qui est toujours dangereux.

§ 125. L'on conviendra de la fausseté de ces préjugés, en examinant la nature des rhumes, qui ne sont autre chose que les maladies que je viens de décrire dans les trois derniers chapitres, mais dans un degré fort léger.

Un rhume est véritablement, presque toujours, une maladie inflammatoire, une légère inflammation du poumon, ou de la gor-

ge, ou d'une membrane qui garnit intérieurement les narines & l'intérieur de quelques cavités qui se trouvent dans les os de la joue, & du front; cavités qui toutes communiquent avec le nez; de façon que quand l'inflammation a attaqué une partie de cette membrane, elle se communique aisément aux autres.

§ 126. Il est presque inutile de décrire les symptômes du rhume; il suffira de faire remarquer 1^o. que la principale cause des rhumes, est la même que celle qui produit le plus ordinairement les maladies dont j'ai parlé; c'est-à-dire, la transpiration arrêtée, & un sang un peu enflammé. 2^o. Que quand ces maladies regnent, il y a en même-temps beaucoup de rhumes. 3^o. Que les symptômes, qui annoncent un rhume violent, ressemblent beaucoup à ceux qui précèdent ces maladies. L'on a rarement de gros rhumes sans frisson & sans fièvre, quelquefois même elle dure plusieurs jours. L'on touffe, la toux reste sèche pendant quelque temps, ensuite il vient des crachats qui diminuent la toux & l'oppression, & c'est alors qu'on peut dire que le rhume est mûr. L'on a souvent de légers points, mais passagers, & un peu de mal de gorge. Quand les narines sont le siège du mal; ce qu'on appelle fort mal-à-propos rhume de cerveau, on a souvent un mal de tête très-violent, qui dépend quelquefois de l'irritation de la membrane qui tapisse les cavités de l'os du front, ou *Sinus maxillaires*. L'on ne mouche, dans le commencement, qu'une eau fort claire & fort âcre; ensuite, à mesure

que l'inflammation diminue, elle s'épaissit & l'on mouche une matiere semblable à celle qu'on crache. L'on perd ordinairement l'odorat, le goût, l'appétit.

§ 127. Les rhumes n'ont point de durée fixe. Ceux de cerveau durent ordinairement très-peu de jours; ceux de poitrine sont plus longs; il y en a cependant beaucoup qui se dissipent au bout de quatre à cinq jours. S'ils durent trop long-temps, ils nuisent; 1°. parce que la toux violente déränge toute la machine, & sur-tout qu'elle porte le sang à la tête. 2°. En privant du sommeil, qui est presque toujours diminué par un rhume. 3°. En ôtant l'appétit, & en troublant la digestion; ce qui affoiblit nécessairement. 4°. En affoiblissant le poumon même, par les secouffes continuelles qu'il reçoit; de façon, que peu-à-peu, toutes les humeurs s'y jettant, comme sur la partie la plus foible, il reste une toux continuelle, il est toujours surchargé d'humours, qui, s'y épaississant, gênent la respiration, oppressent & donnent une fièvre lente; le corps ne se nourrit pas, le malade tombe dans la foiblesse, le dépérissement, l'insomnie, l'angoisse, & même souvent assez promptement. 5°. La fièvre, qui accompagne presque toujours les gros rhumes, use le corps.

§ 128. Puisque le rhume est une maladie de la même espece que les esquinancies, les péripneumonies, les inflammations de poitrine, le traitement doit être de la même espece. Si le rhume est fort, il faut faire

une saignée au bras, ce qui l'abrege beaucoup; & elle est nécessaire toutes les fois que le malade est sanguin, qu'il a une forte toux, & un grand mal de tête. L'on doit faire un usage abondant des boissons N^o. 1. 2. 4. Il est utile de prendre tous les soirs des bains de pied en se couchant; & malgré l'ancien préjugé qui les faisoit regarder comme très-dangereux dans cette maladie, ils font un très-grand bien aux malades en diminuant la fièvre, le mal de tête & la toux; les lavements sont aussi très-utiles si le malade est constipé, ou urine moins qu'à l'ordinaire. En un mot, si l'on met le malade au régime, on le guérit très-prompement.

§ 129. Mais souvent le mal est si léger, qu'on ne croit pas devoir faire un traitement, & sans remèdes, on guérit aisément, en se privant, pendant quelques jours de viande, d'œufs, de bouillons, de vin, de tout ce qui est âcre, gras ou pesant; en vivant de pain, de légumes, de fruits, & d'eau; & sur-tout en soupant peu ou point, & en buvant si l'on est altéré, une simple tisane d'orge, ou une infusion de fureau, à laquelle on peut joindre un quart ou un tiers de lait. Les bains de pied tièdes, & la poudre N^o. 20. contribuent à faire dormir. L'on peut aussi, sans danger, prendre quelques tasses de thé de pavot rouge.

§ 130. Quand il n'y a plus de fièvre, de chaleur, ni d'inflammation, que le malade a été à la diète pendant quelques jours, & qu'il s'est bien délayé, si la toux & l'insom-

nie continuent, on peut donner le soir une pilule de styrax, ou une prise de thériaque, avec un peu de sureau, en sortant d'un bain de pied tiède; alors ces remèdes, en calmant la toux, & en rétablissant la transpiration, guérissent souvent dans une nuit; mais j'en ai vu de mauvais effets, quand on les donne trop tôt, & il faut toujours, quand on les prend, n'avoir que très-peu soupé, & que le soupé soit digéré.

§ 131. Il y a un très-grand nombre de remèdes vantés pour les rhumes, des tisanes de pommes, de réglisse, de figues, de raisins secs, de bourrache, de lierre terrestre, de véronique, d'hysope, d'orties, &c. Je ne veux rien leur ôter de leur prix; elles peuvent toutes avoir été utiles, mais malheureusement, ceux qui en ont vu réussir une dans un cas, la croient la plus excellente de toutes, & c'est là une erreur dangereuse, parce que ce n'est point sur un seul cas qu'on doit décider; c'est à ceux qui en voient journellement un grand nombre, & qui observent attentivement l'effet des différents remèdes, à juger de ceux qui conviennent le plus généralement, & ce sont ceux que j'ai indiqués. Je fais qu'un thé de queues de cerises, qui est une boisson assez agréable, a guéri un rhume fort invétéré.

§ 132. Dans les rhumes de cerveau, des parfums d'eau chaude toute simple, ou dans laquelle on a mis des fleurs de sureau, ou quelques autres herbes un peu aromatiques, procurent ordinairement un soulagement très-

prompt. Ils font aussi du bien dans les rhumes de poitrine. (voyez § 55.)

L'on étoit fort dans l'usage, il n'y a pas long-temps, d'employer le blanc de baleine; mais c'est une huile très-indigeste, & les huiles ne conviennent que très-rarement dans les rhumes; d'ailleurs le blanc de baleine est presque toujours rance; ainsi il vaut mieux le bannir, j'en ai vu souvent de mauvais effets, rarement de bons.

§ 133. Ceux qui ne diminuent point la quantité des aliments, & qui boivent de grandes quantités d'eau chaude, ruinent leur fanté. Ils ne font plus de digestion, la toux devient stomacale, sans cesser d'être pectorale, & ils courent risque de tomber dans l'état décrit § 127. N^o. 4.

Les eaux-de-vie brûlées, les vins aromatisés, sont les plus grands maux dans les commencements, & l'on feroit mieux de n'en jamais prendre; si l'on en a vu quelques bons effets, ce n'est que sur la fin, quand la maladie étoit entretenue uniquement par la foiblesse des organes. Dans ce cas il faut quitter les relâchans, prendre tous les jours quelques prises de la poudre N^o. 14. avec un peu de vin, & si les humeurs paroissent se jeter trop sur le poumon, appliquer des vésicatoires aux gras des jambes.

§. 134. Les liqueurs conviennent si peu, que souvent une très-petite quantité ranime un rhume qui finissoit. Il y a même des personnes qui n'en boivent jamais sans s'enrhumer, & cela n'est point étonnant; elles oc-

caſionnent une très-légere inflammation de poitrine, qui eſt un rhume.

Il ne faut pas, dans cette maladie, s'expoſer ſans néceſſité à un grand froid ; mais il faut également ſe préſerver de trop de chaleur ; ceux qui s'enferment dans des chambres fort chaudes, ne guériffent point ; & comment y guérir ? Ces chambres, indépendamment du danger qu'on court en les quittant, enrhument, comme les liqueurs, en produiſant une légère inflammation de poitrine.

§ 135. Les perſonnes ſujettes aux fréquents rhumes, celles qu'on appelle fluxionnaires, croient devoir ſe tenir fort au chaud, c'eſt une erreur qui acheve de ruiner leur fanté. Cette diſpoſition aux rhumes vient de deux cauſes ; ou de ce que la tranſpiration ſe dérange aiſément, ou, quelquefois, de la foibleſſe de l'eſtomac, ou de celle du poumon, qui demande des remedes particuliers. Quand le mal vient de ce que la tranſpiration ſe dérange aiſément, plus ils ſe tiennent au chaud, plus ils ſe font ſuer, & plus le mal augmente. Cet air, continuellement tiède, affoiblit tout le corps, & ſur-tout le poumon ; les humeurs y trouvant moins de réſiſtance, ſ'y jettent toujours plus : la peau, ſans ceſſe baignée par une petite ſueur, ſe relâche, ſ'amollit, devient incapable de faire ſes fonctions ; la plus petite cauſe arrête toute tranſpiration, & il naît une foule de maux de langueurs.

Ces malades redoublent leurs précautions pour ſe préſerver de l'air froid, & tous leurs ſoins ſont autant de moyens efficaces pour

rendre leur fanté plus foible ; & cela d'autant plus sûrement , que la crainte de l'air assujettit nécessairement à une vie sédentaire , qui augmente tous leurs maux , auxquels les boiffons chaudes , dont ils font usage , mettent le comble. Ils n'ont qu'un moyen de guérir ; c'est de se familiariser avec l'air , de fuir les chambres chaudes , de diminuer peu-à-peu leurs vêtements , de coucher au froid , de ne rien manger & de ne rien boire qui ne soit froid , les boiffons même à la glace leur sont salutaires ; de prendre beaucoup d'exercice , & enfin si le mal est invétééré , de faire usage pendant long-temps de la poudre N^o. 14. & des bains froids. Cette méthode réussit aussi très-bien pour ceux chez qui le mal dépend primitivement d'une foiblesse d'estomac , ou de poumon ; & , au bout d'un certain temps , ces trois causes se réunissent toujours.

Quelques personnes , qui étoient sujettes , depuis plusieurs années , à être enrhumées tout l'hiver , & qui pendant cette saison ne fortoient point , & buvoient toujours tiede , ont profité l'hiver dernier (de 1761. & 62.) des conseils que je donne ici ; elles se sont promenées tous les jours , ont toujours bu froid , & par-là ont évité entièrement les rhumes , & se sont très-bien portées.

§ 136. L'on est plus en usage , il est vrai , à la ville qu'à la campagne , de tenir souvent à la bouche différentes tablettes , pâtes , &c. Je n'en exclus point l'usage ; mais il n'y a rien d'aussi efficace que le jus de réglisse , & moyennant qu'on le prenne à dose suffisante ,

il procure un vrai soulagement. J'en ai pris moi-même une once & demie dans un jour, & j'en ressentis les bons effets, d'une façon marquée.

CHAPITRE VIII.

Des maux de Dents.

§ 137. **L**Es maux de dents, qui sont quelquefois si longs & si violents, qu'ils occasionnent des insomnies opiniâtres, beaucoup de fièvre, des rêveries, des inflammations, des abcès, des ulcères, des caries, des convulsions, des syncopes, dépendent de trois causes principales.

1°. De la carie des dents.

2°. De l'inflammation du nerf des dents, ou de la membrane qui les enveloppe, ce qui entraîne celle de la gencive.

3°. D'une humeur catarrhale, froide, qui se jette sur ces parties.

§ 138. Dans le premier cas, la carie ayant mis le nerf à nud, l'air, les aliments, les boissons, l'humeur même de la carie l'irritent, & cette irritation produit des douleurs plus ou moins violentes. Tout ce qui augmente le mouvement, comme l'exercice, la chaleur, les aliments peut produire le même effet.

Quand la dent est extrêmement gâtée, il n'y a point de remède que de l'arracher,